

DORMIR EN CUILLÈRE



HUGO DÉTHANE

Hugo Déthane

Dormir en cuillère

© Hugo Déthane, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4170-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

*Autumn leaves under frozen souls.
Hungry hands turning soft and old.
My hero cried as we stood out there in the cold.
Like these autumn leaves I don't have nothing to hold.*

*Des feuilles d'automne sous des âmes gelées.
Des mains affamées, devenues douces et vieilles.
Mon héros pleure, en nous voyant debout dans ce froid glacial.
Comme ces feuilles d'automne, je ne plus me raccrocher à rien.*

PAOLO NUTINI
Autumn, dédié à son grand-père.

Mars 1999

C'est souvent de façon très banale qu'on apprend les nouvelles les plus tragiques de notre existence et je ne fis pas exception en recevant un appel de mon frère, dont les mots claquèrent à mes oreilles pour m'annoncer sans préambule : « Bonjour Lucas, Père est mort dans son sommeil. Personne n'a rien vu venir. Il sera enterré après-demain à l'église de Passy. »

« Père », c'était ainsi que je surnommais mon grand-père, par pure coquetterie. « Grand-père », cela le vieillissait, et « papi », n'en parlons pas. Trop vulgaire chez les « bourges ». Trop « congés payés » aussi. Le snobisme se niche dans les détails.

Et pourtant, quel surnom prédestiné : c'est lui qui me servit de père quand le mien resta cruellement absent, voire hostile. Je lui devais mes premiers souvenirs d'enfant, à commencer par nos sorties hebdomadaires au jardin d'Acclimatation où je voguais en sa compagnie sur une barque que je prenais souvent pour un trampoline, au risque de la faire chavirer. Alors, certes, il lui arrivait de brandir son index menaçant pour m'inciter à la prudence. En pure perte néanmoins, tant ses éclats de rire, qu'il ne pouvait contenir, contredisaient sa sévérité feinte et redoublaient mon ardeur. Souvenir aussi ému du jour où il

me berça, quand je fis une mauvaise chute d'un cerisier, en chantonnant d'une voix tendre : « Ne pleure pas, mon ange. Ne pleure pas, mon ange... »

Ce sont ces images qui me submergèrent deux jours plus tard, sous la fameuse voûte de l'église de Passy qui enterra tant de mes proches. C'était logique, au demeurant, puisqu'une bonne partie de ma famille habite dans le XVI^e arrondissement, quartier chic de Paris s'il en est. Au premier rang : Pascal, mon père, Marie, ma mère et mon frère Christophe. Pas la moindre envie de me joindre à ces trois-là que je n'ai pas vus depuis des années. Je restais donc sagement au fond de l'église, pour marquer ma différence mais aussi pour partir illico presto à la fin de la cérémonie. Il n'était pas question de jouer les pleureuses à leurs côtés et de donner ainsi l'illusion d'une famille unie dans la douleur.

De loin, j'entrevois les soubresauts inhabituels du corps de Pascal. Lui, si pudique dans l'expression de ses sentiments, ne pouvait contenir ses larmes. Ce fut la première et unique fois que je le vis dans cet état. Normal, c'était aussi son père qu'il enterrait. Dommage qu'il n'ait jamais compris qu'il y avait de la place pour deux.

À sa droite, ma mère jouait à merveille son rôle de « mater dolorosa » en lui posant délicatement la main sur l'épaule. Malheureusement, sa mine faussement contrite et son maintien raide, accentué par le port d'un tailleur Chanel trop ajusté, ne faisaient guère illusion quant à la sincérité de ses émotions. Sans doute se souvenait-elle encore des mots de mon grand-père lorsqu'elle lui avait été présentée quarante ans plus tôt. « Elle est décorative », aurait-il rétorqué à mon père qui eut la faiblesse de le lui rapporter. C'était pourtant assez bien vu, mais ma mère lui en garda une rancune tenace.

Quant à mon frère, il semblait coincé dans sa bulle. Du moins, c'est ce que je pressentais, lui qui n'avait eu que des rapports distants avec « le défunt », comme il l'appelait.

C'est donc du fond de l'église que je parvenais à contenir mes émotions. L'état de choc et la douleur, je les avais exprimés la veille, seul dans mon coin et cela m'allait très bien. Enfin du moins, c'est ce que je pensais avant que ne retentissent, à la fin des funérailles, les premiers accords de la cinquième symphonie de Mahler. Mon grand-père était officiellement parti « sans un adieu, sans un je t'aime », pour reprendre un mot de Barbara, mais n'avait pas oublié mon compositeur préféré. Message musical qui échappa complètement à mes

parents, faute de quoi ils l'auraient sans doute censuré.

La cérémonie s'acheva sur cette note de tristesse et j'en profitai pour prendre la poudre d'escampette. Pas question de faire des ronds de jambe avec les « pieds nickelés ». C'était sans compter sur la vélocité de ma tante qui me rattrapa au vol pour me tendre le pardessus de mon grand-père. « Il souhaitait que tu le gardes », m'indiqua-t-elle de manière surprenante avant de me souffler à l'oreille : « il comporte un document important dans la poche de droite. »

À peine sorti, J'y glissai une main fébrile pour y trouver une enveloppe vide.

2

Le snobisme consiste à pouvoir se placer toujours dans les endroits où les autres n'ont pas accès.

SALVADOR DALI
Journal d'un génie

Janvier 1962

En ce début d'année, ma mère « tira le gros lot », en l'occurrence mon père, sorte de croisement improbable entre Cary Grant et Warren Beatty, même s'il était loin d'égaliser leur charme en raison d'un soupçon d'arrogance. Il restait néanmoins plutôt bien fait de sa personne, avec des cheveux brun foncé, taillés en brosse à la mode des années soixante, un visage assez carré aux pommettes saillantes et un regard, aussi agile que des billes de billard, qui reflétait, à merveille, un esprit vif et drôle.

Rien que son prénom, Pascal, était en soi une promesse, puisqu'il faisait référence aux fêtes chrétiennes du même nom. Et puis cela sonnait si bien avec celui de Marie qui auréolait ma mère d'une odeur de sainteté. Bienvenue chez les cathos-clitos.

C'est vrai qu'elle était jolie comme un cœur, Marie : un mètre cinquante-cinq les bras levés, mais une taille de guêpe et un sourire à fendre l'âme, illuminant un visage de madone tout droit sorti d'un tableau du Caravage. Ses cheveux légèrement ondulés, qui retombaient sur ses frêles épaules, comme son expression mutine, donnaient l'illusion d'une adolescente fraîchement sortie de sa chrysalide quand son regard profond et assuré était celui d'une femme. Et pour cause : elle venait de fêter ses vingt et un ans. Seule sa voix, aussi légère qu'une alouette, révélait peut-être sa véritable nature en raison des inflexions apprêtées et du ton superficiel qu'elle y mettait. *Il va falloir rapidement songer à l'épouser, car elle est enceinte jusqu'aux dents et cela risque vite de faire mauvais genre*, pensaient néanmoins certains esprits chagrins.

Quant à Marie, « elle se voyait déjà en haut de l'affiche », trop heureuse de retrouver le statut social qu'elle avait perdu au lendemain du mariage en

secondes noces de son père.

Issue d'une famille de grands notables, elle était le fruit de l'amour d'un chirurgien réputé de Brive et de la fille d'un député socialiste des Alpes-Maritimes. Autant dire qu'elle était « née avec une cuillère d'argent dans la bouche ». Malheureusement, son existence bascula, à l'âge de huit ans, à la suite de la disparition prématurée de sa mère, fauchée par la tuberculose qui faisait encore des ravages à l'époque. Le traumatisme et le chagrin furent immenses. La frustration, plus encore, quand son père refit sa vie avec une nouvelle épouse que Marie s'obstina à appeler « Tante » en public, avec une distance qui en disait long. Son seul tort ? Une extraction sociale très modeste car « simple fille de boulanger », comme aimait à le souligner avec dédain sa belle-fille, dans les élans snobinards de sincérité dont elle avait le secret.

Et pourtant, « Mamie », comme je finis vite par la surnommer au grand dam de ma mère, avait tout pour elle : la spontanéité des femmes de condition simple et une culture hors du commun qui lui avait permis de sortir « major » de l'école Polytechnique féminine. Alors certes, elle était assez « brut de décoffrage » et peu encline à passer des heures à se maquiller ou à arpenter les boutiques très chics du boulevard Saint-Honoré qui faisaient la joie de Marie. Peut-être aussi n'était-elle pas très jolie, avec ses traits un peu hommasses et un embonpoint certain dont elle se moquait éperdument tant elle restait portée sur la « bonne chère ». Mais, heureusement, sa gourmandise n'avait d'égal que l'affection qu'elle me portait et c'était là l'essentiel.

Ma mère ne se remit jamais de cette mésalliance et se comporta vite comme un « Rastignac en jupon », prêt à déployer des trésors d'ingéniosité pour atteindre un objectif qui tournait à l'obsession : regagner les hautes sphères. C'est pourquoi Pascal entra dans sa vie comme le Messie. Fils d'un Consul honoraire du Mexique, il avait aussi du « sang bleu » dans les veines, du côté de sa mère, qui descendait en droite ligne des rois capétiens et portait, à ce titre, une bague armoriée qui faisait sa fierté.

Néanmoins, lors du mariage, qui s'annonçait à grands pas, se posait un douloureux dilemme : comment allait-on réunir les deux branches opposées de la famille, à savoir le consul du Mexique et « la fille du boulanger » que tout semblait opposer, si ce n'est l'intelligence ? Sans parler de la kyrielle de demi-frères qu'elle avait eu la faiblesse d'enfanter et qui, aux yeux de Marie, avaient tous le nez de « Pif gadget. »

Ma mère, avec le soutien de son futur époux et de « Père », trancha dans le vif : il était hors de question de « mélanger les torchons et les serviettes ». Mon grand-père maternel et Mamie ne furent donc pas invités au mariage, pas plus que les autres membres de la famille Baudroux.

Mais qu'on se rassure, les festivités furent joyeuses et l'élégance, reine. Les apparences, si importantes dans certains esprits étrequés, restèrent sauves. Pas un cheveu ne dépassa tant les invités furent triés sur le volet en fonction de leur position sociale. Et si, de surcroît, vous figuriez dans le Bottin mondain, c'était « tapis rouge ». C'est donc par la grande porte que ma mère entra dans sa nouvelle famille et abandonna enfin son nom de jeune fille pour celui autrement prestigieux des Baignac, qui était celui de Pascal.

Naturellement, mes parents se « marièrent pour le meilleur et pour le pire ». Ce jour-là, Marie goûta le meilleur. Le pire restait à venir.

3

*When I'm away from you, I'm happier than ever.
Wish I could explain it better.
I wish it wasn't true.*

*Quand je suis loin de toi, je suis plus heureux.se que jamais.
Je ne sais comment l'expliquer.
J'aurais préféré que ce ne soit pas vrai.*

BILLIE EILISH
Happier than ever

Mars 1999

C'est avec passion que Jeff Buckley se mit à entonner « Calling you » dans la poche de mon jean. Normal, c'était la sonnerie de mon smartphone que je décrochai avec inquiétude.

— Allo, Lucas ? C'est Christophe au téléphone.

— Décidément, on ne se quitte plus, lui répondis-je avec une fausse nonchalance.

— Si tu veux, je raccroche.

Toujours aussi aimable, mon frère, avec un sens du second degré qui n'appartient qu'à lui. Pour éviter le clash, je lui répondis avec diplomatie :

— Mais non, je t'écoute.

— Papa veut te voir pour régler les problèmes de succession, expliqua-t-il sur un ton qui excluait toute réticence.

Décidément, rien ne l'arrête. La cérémonie parisienne date d'hier, l'inhumation, en province, est programmée demain et le corps de mon grand-père est encore chaud. Mais peu importe : Pascal a manifestement vite séché ses larmes.

— Chris, je suis dans le deuil, n'est-il pas possible d'attendre un peu ?

— Non, me rétorqua-t-il en bon petit soldat de la famille.

De plus en plus diplomate, le frerot, mais je n'ai pas la moindre envie de céder à son ultimatum, pensai-je

— Père est décédé il y a trois jours. Il me semble qu'il y a un délai de décence d'une semaine à respecter avant d'aborder les questions de gros sous.